

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Kateri Lemmens, Monique LaRue

Chantal Ringuet

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ringuet, C. (2016). Review of [Kateri Lemmens, Monique LaRue]. *Lettres québécoises*, (161), 52–53.

☆☆☆☆ ½

KATERI LEMMENS

Nihilisme et création. Lectures de Nietzsche, Musil, Kundera, Aquin

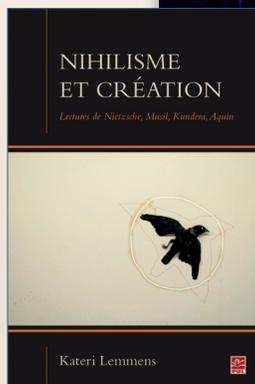
Québec, PUL, coll. « Littérature », 2015, 158 p., 29,95 \$.

Le roman devant l'abîme de notre temps ou de quelques arabesques

Tiré d'une thèse de doctorat, cet ouvrage au style élégant présente une réflexion approfondie sur le processus de la création littéraire qui se déploie devant l'abîme de notre temps.

À une époque marquée par le « déclin de la culture » dans les grandes institutions censées l'accueillir et la valoriser, pourquoi écrire, pourquoi créer ? Telles sont les questions centrales qui servent de fil conducteur à l'écrivaine et professeure de littérature Kateri Lemmens dans son essai. En particulier, quels sont les motifs et les exigences du roman pour quiconque s'inscrit dans la posture de Nietzsche et de sa pensée ? À quelles conditions peut-on assumer de se vouer à la création littéraire et en suivre le déploiement dans la forme romanesque, quand on se trouve face à un horizon intellectuel marqué par la chute des valeurs, le non-sens et la possibilité — créatrice ? — de la mort ? En d'autres termes, l'auteure s'intéresse ici de front à la question centrale qui a hanté plusieurs grands écrivains angoissés : « Pourquoi écrire plutôt que se tuer (comme le demandent, hurlant ou murmurant, Hubert Aquin, Stig Dagerman, Sylvia Plath, Marina Tsvétaïéva ou Sarah Kane) ? »

L'interrogation du nihilisme à laquelle procède l'auteure débute tout naturellement par l'examen de la pensée de Nietzsche et elle se développe à partir des œuvres romanesques de Milan Kundera, Robert Musil et Hubert Aquin, qui « témoignent toutes de l'expérience de la « lucidité tragique » nihiliste, cette conscience des affres de la modernité et de l'existence à l'heure de la dévaluation de toutes les valeurs » (p. 51). Par ce questionnement, Lemmens renoue aussi, sur le plan littéraire, avec la pensée d'un Martin Heidegger et d'une Hannah Arendt, philosophes qui envisageaient la modernité d'une part comme une « époque de la technique » mettant au ban l'accomplissement de la métaphysique et, d'autre part, comme une « crise de la culture » reflétant l'usure des traditions qui dévalorise l'exercice de la pensée. Si la modernité engendre le malaise, c'est d'abord et avant tout parce qu'elle prend assise sur une brèche, où le règne de la technique modifie le rapport que l'homme entretient avec ses acquis et avec la nature, de manière à le projeter dans une sorte de vide existentiel où il se trouve dépossédé de ses repères et ne sait plus comment habiter le monde. En ce sens, ce malaise si caractéristique de la modernité menace l'humain dans le fondement même de son être (de son « être dans le monde », écrit Heidegger). Malaise « identitaire », donc, qui est abordé ici sur un mode intimiste, à partir de grands thèmes tels que l'authenticité du sujet, la



Dans le paysage littéraire actuel, Nihilisme et création s'impose donc tel un essai incontournable pour quiconque s'intéresse aux exigences de la création et au roman.



KATERI LEMMENS

vérité et la beauté. Chez les trois écrivains convoqués, il trouve un fondement dans la valorisation de la création littéraire, et tout particulièrement dans la création romanesque. Car les romanciers font figure, ici, de « penseurs lucides ». Or, affirme l'auteure, la création doit nécessairement se maintenir « dans l'horizon du nihilisme » (p. 52).

Le roman permet-il de transcender, en lui donnant une forme, le mal-être qu'éprouve le créateur tourmenté devant les affres de notre temps ? À cette question, Musil, Kundera et Aquin offrent trois réponses différentes, qui comportent la caractéristique commune de révéler un sujet avançant dans la solitude tout en étant plongé dans le doute et l'incertitude. Dans les chapitres qu'elle leur consacre, Lemmens développe un propos tout en nuances, qui tisse des liens intrinsèques avec la pensée de Nietzsche, tout en jetant un nouvel éclairage sur des œuvres romanesques ayant fait l'objet de nombreuses études. On soulignera, par exemple, l'« éthique de l'essayisme » (p. 69) chez Musil ; l'esprit de l'humour comme moyen de « préserver l'héritage de la grande culture européenne » et l'exploration de « l'énigme du moi » (p. 95) chez Kundera ; et « l'écriture comme sur-vie » chez Aquin (*Prochain épisode* et écrits intimes).

Au terme de son analyse, Lemmens signale de manière très pertinente que les trois romanciers étudiés illustrent avec force un fait irrécusable : si la création permet de déployer le mouvement de la pensée — et, par conséquent, celui de la vie — dans l'espace littéraire, elle sert tout autant d'abri face au penchant vers la mort qu'éprouve tout écrivain. Il en est ainsi car, comme l'enseignait Zarathoustra, « La création se fait tout à la fois communion, pensée et amour » (p. 41). Dans le paysage littéraire actuel, *Nihilisme et création* s'impose donc tel un essai incontournable pour quiconque s'intéresse aux exigences de la création et au roman, à une période marquée par l'effritement sans cesse croissant des valeurs et de la pensée, certes, mais aussi par celui du genre romanesque entendu comme « fiction ».

MONIQUE LARUE

La leçon de Jérusalem

Montréal, Boréal, 2015, 304 p., 25,95 \$.

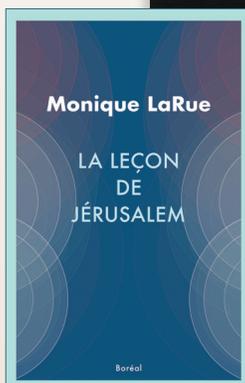
De Jérusalem à Montréal,
exigences et déploiement
de la « vie de l'esprit »

LaRue s'intéresse ici à une question fondamentale : quelles sont les conditions indispensables pour assurer la « vie de l'esprit » dans la société, en particulier au Québec ?

Le mouvement de l'écriture, le processus de création obéit à ses lois propres ; à tout le moins, il ne saurait être « prévisible ». Il arrive ainsi qu'une rencontre, celle d'une œuvre par exemple, suscite l'impulsion d'écrire ; qu'elle permette de poursuivre une réflexion, de revenir sur une expérience vécue, parfois au point de se révéler non seulement libératrice, mais aussi rédemptrice pour le sujet. Le dernier essai de Monique LaRue, *La leçon de Jérusalem*, est un excellent exemple de cette situation : à l'origine de cette œuvre, le visionnement du film *Hanna Arendt* (2013) de Margarethe von Trotta, centré sur la grande philosophe et la controverse autour de son ouvrage *Eichman à Jérusalem*, dans lequel la philosophe énonce pour la première fois le principe de la « banalité du mal », donne lieu à une véritable « métamorphose » de la spectatrice. Tandis qu'elle hésitait depuis des années à revenir sur une douloureuse controverse dans laquelle elle avait été impliquée après avoir publié le texte d'une conférence intitulé *L'arpenteur et le navigateur* (1996), le film de von Trotta lui redonne une liberté de parole qui lui avait été enlevée lors de la parution d'un article « ordurier » (il s'intitulait « De la rue à la poubelle ») par Ghila Sroka dans la *Tribune juive*. En revenant sur cette expérience et sur ses conséquences dans sa propre carrière et ses amitiés, LaRue s'intéresse ici à une question fondamentale : quelles sont les conditions indispensables pour assurer la « vie de l'esprit » dans la société, en particulier au Québec ? Question qu'elle déploiera, au fil des quatre chapitres qui composent l'ouvrage, en abordant des sujets délicats tels que la situation complexe de la langue française au Québec, la réalité qui attend toute femme ayant choisi de s'investir à la fois dans la création et la procréation et les conditions essentielles du roman.

Point de départ de ce texte, la méprise d'Arendt à propos de la figure d'Eichmann relève du fait que celle-ci aurait été « trop absorbée probablement par sa découverte de « la banalité du mal » » (p. 22). Comme on le sait, il en coûtera cher à Arendt, qui se mettra à dos les gens de son milieu et se fera même traiter — chose pour le moins absurde — de « nazie ». LaRue, elle, se fera traiter erronément de raciste.

Nous sommes en 1995, quelques mois avant le deuxième référendum au Québec, période où LaRue, contrairement à ses collègues professeurs de français et de lettres au collège, se sent indécise. Pour diverses raisons, et « non parce que j'aurais choisi le camp opposé » (p. 46), précise-t-elle, elle n'est plus aussi convaincue qu'en 1980 qu'elle votera OUI, et ressent de ce fait un malaise à ne pouvoir dialoguer avec les autres. La définition du peuple québécois et de sa littérature, qui sont dorénavant plus inclusifs pour certains, lui semble cruciale. Devant « la puissance des certitudes » (p. 52), elle préfère interroger, réfléchir. Ainsi, dans *L'arpenteur et le navigateur*, elle expose sa vision de la



MONIQUE LARUE

situation de la littérature québécoise contemporaine, de la problématique identitaire et de la question nationale qui s'y rattachent. Malentendus et débats suivront ; malheureusement, ils éviteront les questions centrales que pose l'auteure, la fibre nationale étant heurtée ici au premier plan. Mais pourquoi, au fond, LaRue revient-elle sur

cette controverse en 2015 ? « J'ai des descendants. C'est pourquoi je me bats ici pour le dernier mot. Il en restera toujours quelque chose » (p. 80). Pour Arendt comme pour LaRue, mais de manière fort différente, ces controverses représentent une sorte de mésaventure dans une brillante carrière intellectuelle. En ce sens, affirme l'auteure, dire ce que l'on pense revêt une importance cruciale dans la société. Telle est la leçon de Jérusalem.

Cette réflexion sur la vie intellectuelle et la nécessité de penser se poursuit avec la question linguistique au Québec. L'auteure dénote un manque de courage à « penser jusqu'au bout » chez les intellectuels, qui serait dû tant à la petitesse du milieu qu'à l'histoire du Québec elle-même, dont le développement irait à l'encontre de celui de la pensée. Dans certains passages lumineux, elle s'intéresse à la qualité des langues versus la quantité, en exprimant son intérêt pour la présence sans cesse croissante du français de France et en rappelant l'importance de l'anglais dans une métropole comme Montréal. Des questions essentielles sont ici abordées avec mesure et intelligence : comment peut-on s'ériger contre la montée de la langue anglaise tout en ne connaissant pas bien sa propre langue, le français ? Que font les enseignants, que peut le système d'éducation pour remédier à ce problème, dans un contexte actuel marqué par de nombreuses lacunes ? Que dire des écrivains qui n'assument pas (ou assument avec maladresse) leur rôle de gardien de la langue ? En d'autres termes, comment valoriser « l'océan vivant de la langue » (p. 124) dans notre société et le transmettre, dans sa diversité, à nos descendants ? « Seuls ces enfants nouveaux pourront nous dire, un jour, ce que c'est que de naître *entre* ou *en* ou *avec* ou à *travers* une diversité de langues. » Telle serait la « leçon de Montréal » (p. 191).

Tout en soulevant l'importance de poursuivre la pensée de l'intelligence au féminin, l'écrivaine aborde aussi cette question à partir de sa propre expérience de la maternité, envisagée comme « un acte de création » (p. 285), et la déplie dans certains passages consacrés au roman. Selon elle, ce dernier doit se donner la contrainte de mettre en scène des personnages fictifs ; autrement, le genre lui-même se trouve appauvri par le recours à des frontières souvent trop poreuses entre réalité et fiction. Voilà un essai fort riche, qui représente un apport considérable dans la vie intellectuelle du Québec.